

Bande dessinée et beaux livres

François Cloutier et Emmanuel Simard

Numéro 168, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, F. & Simard, E. (2017). Compte rendu de [Bande dessinée et beaux livres]. *Lettres québécoises*, (168), 58–67.

Un duo prometteur

François Cloutier

Alors que plusieurs bédéistes québécois tentent de se démarquer du modèle « traditionnel » européen, Jacques Lamontagne, lui, s'en inspire sans pudeur.

Déjà connu pour les séries *Aspic* et *Les druides* dont il s'était chargé des illustrations, l'auteur nous offre son premier album entièrement conçu seul. Son récit policier prend ses sources dans un fait historique, soit la grande inondation de mélasse à Boston en 1919. Toutefois, ce désastre n'est que la trame de fond de l'aventure qui, malgré toute la bonne volonté de Lamontagne, reste emmurée dans un scénario trop convenu. C'est dommage, car l'auteur tient un bon filon avec les personnages de Shelton et Felter.

Arrangé avec le gars de la bande dessinée

Les vingt premières planches laissent pourtant présager de belles choses. Nous sommes à Boston, en 1924, sur une scène de crime. Les policiers cherchent à élucider la mort d'un juge, abandonné sans vie dans la rue. Le boxeur devenu reporter, Isaac Shelton, se trouve sur les lieux, ainsi que Thomas Felter, libraire. Ce dernier, par ses fines observations, reconstitue la mort du magistrat avant qu'un policier confirme ses dires, ce qui fascine le reporter qui se tient à ses côtés. Physiquement, les deux personnages ne peuvent être plus opposés. L'ancien boxeur est, bien entendu, costaud tandis que l'autre fait la moitié de sa taille, lunettes rondes sur le nez et moustache proéminente. Classique et convenu comme duo de héros, la formule a déjà fait ses preuves.

**Les clichés abondent
dans *La mort noire*, autant dans la
relation entre Shelton et Felter
que dans l'intrigue qui
s'embourbe à chaque page.**

Shelton revient plus tard vers le libraire pour qu'il l'aide à résoudre un meurtre des plus bizarres : un homme a été retrouvé mort avec deux litres de mélasse dans les poumons. En fait, ce n'est que le premier d'une longue série d'assassinats... Voilà une bonne idée scénaristique qui renvoie au drame survenu cinq ans plus tôt, le déversement de plus de neuf millions de litres de mélasse dans une partie de la ville. Une vingtaine de personnes y avaient perdu la vie. L'arrivée d'un jeune trafiquant d'alcool (nous sommes en pleine prohibition américaine) dans l'enquête des deux héros les mène sur

une bonne piste. Néanmoins, Jacques Lamontagne bâtit une histoire aux rebondissements qui semblent un peu trop « arrangés » pour être vraisemblables. Ainsi, le dénouement doit être expliqué en quatre planches tellement il est compliqué. Le lecteur a l'impression que tout a été trop bien placé pour réellement y croire, un peu comme dans un mauvais feuilleton policier.

Réussite graphique

Malgré les lacunes du récit, l'album reste une lecture agréable en bonne partie à cause des magnifiques dessins de Jacques Lamontagne. Ses personnages sont expressifs, à mi-chemin entre la caricature et le réalisme. On sent la recherche pour chacun d'entre eux, secondaires comme principaux, de traits propres à chacun. Les décors sont tout aussi réussis. Là encore, l'auteur a fait ses devoirs et arrive à reconstituer le Boston du début du xx^e siècle de belle façon. Le cahier graphique qui accompagne le premier tirage de l'album présente d'ailleurs les photos utilisées par le dessinateur et les croquis qu'il en a tirés.

La grande force de Jacques Lamontagne réside dans son découpage et les angles de vue choisis. L'action est souvent montrée en plongée, ponctuée de détails qui situent habilement le lecteur. Les gros plans sont utilisés avec parcimonie, mettant davantage l'accent sur les émotions des personnages que sur leurs réactions face au danger. Les cases sont alignées de façon classique, mais puisque les plans sont variés, le rythme de l'album est soutenu. Soulignons aussi le travail magistral de la coloriste Scarlett Smulkoski, qui n'abuse pas d'effets inutiles. Les scènes de nuit sont belles, claires et stylisées.

Les clichés abondent malgré tout dans *La mort noire*, autant dans la relation entre Shelton et Felter que dans l'intrigue qui s'embourbe à chaque page. De plus, les personnages féminins sont inexistantes, ramenant encore là le lecteur à un univers dépassé, même pour une œuvre se déroulant au début du siècle dernier. Jacques Lamontagne aurait peut-être intérêt à s'adjoindre un scénariste qui saurait mener ses héros plus loin. Le style y est, il ne manque que le contenu. ♦

☆☆

Jacques Lamontagne

Shelton & Felter t. 1: La mort noire

Loverval (Belgique), Kennes

2017, 48 p., 24,95 \$



Toujours vivant

François Cloutier

Les héros ne meurent jamais, selon la maxime. C'est certainement le cas de Red Ketchup, cet agent du FBI créé au début des années 1980 dans le défunt magazine *Croc*.

Quiconque a déjà lu une aventure de ce personnage mythique de la bande dessinée québécoise ne l'a pas oublié. Apparu une première fois aux côtés de Michel Risque en 1981, sa popularité a amené les deux créateurs à lui consacrer sa propre série dès 1983. Le type avait de quoi frapper l'imaginaire : agent du FBI à la carrure athlétique, cheveux roux drus et albinos de peau de surcroît, le bonhomme surprend. Ajoutons un tempérament extrêmement violent, une absence totale de patience, aucun tact dans ses relations et une dépendance aux drogues et médicaments. Bref, tout pour plaire. Ce neuvième album de Red Ketchup publié à la Pastèque avait été commencé il y a vingt ans et interrompu à la suite de la fermeture de *Croc*. Les deux auteurs ont gentiment repris du service pour le terminer. Mais est-ce vraiment pour notre plus grand plaisir ?

Rebondissements à répétition

La première planche s'ouvre sur un ennemi connu de Red Ketchup, Otto Künt, vieux savant un peu fou, et sa jeune épouse Pandora, ancien mannequin. Cette dernière s'appelle en fait Penny, mais le scientifique est convaincu qu'elle est la réincarnation de son premier grand amour qui se nommait Pandora. Otto a inventé une crème qui semble provenir de la fontaine de jouvence : elle rajeunit quiconque l'applique sur son visage. Voyant là un parfait moyen de faire fortune sur le dos de son vieux mari, Penny commercialise la crème sous le nom d'« Élixir X ». Or, ce produit n'ayant pas été expérimenté avant d'être lancé, nul ne connaît encore ses effets secondaires, dont le plus virulent est l'agressivité qui s'empare des personnages en ayant fait l'usage.

Cet album, quoiqu'il contienne de bons moments, est chargé à outrance. Trop d'intrigues qui s'entremêlent pour, à la fin, susciter peu d'intérêt chez le lecteur.

Pendant ce temps, le FBI opère une batterie de tests sur Red Ketchup et ce, malgré lui, pour tenter de comprendre sa constitution et sa psyché, car dans un album précédent, *Le couteau aztèque*, il avait participé à des manifestations paranormales. Bien sûr, il réussit à s'échapper de l'agence fédérale, au grand dam de ses patrons qui connaissent ses façons de travailler peu orthodoxes. Sa sœur, Sally Ketchup, maintenant auteure à succès, est victime de plusieurs tentatives de meurtre. L'intrigue étant déjà assez chargée ainsi, les auteurs en remettent une couche en ramenant le producteur de cinéma Skip Cooney, croisé au fil d'aventures passées. En fait, Skip finance le projet de Penny tout en cherchant à éliminer Sally et Red

qui ont fait échouer jadis un de ses complots. Godbout et Fournier ont souvent utilisé la technique classique de rappeler un épisode précédent en bas de page, moyen de faire cher à Hergé, mais qui paraît un peu vieillot aujourd'hui.

La suite des événements devient encore plus abracadabrante lorsque Red Ketchup, pour tromper le tueur à gages engagé par Clooney pour éliminer Sally, emprunte les traits de celle-ci. On a l'impression ici que les auteurs rompent avec l'essence même du personnage, cette espèce de virilité poussée à l'extrême propre aux héros masculins du cinéma américain des années 1980. L'histoire prend un tournant d'autant plus ridicule quand Sally se déguise en Red... Les quiproquos qui suivent sont tellement tirés par les cheveux que la calvitie guette les lecteurs. L'album se termine par une demi-victoire pour les Ketchup, puisque certains vilains courent toujours. D'ailleurs, les dernières planches laissent la porte ouverte à de nouvelles aventures, qui, espérons-le si elles se concrétisent, sortiront un peu de la redite que constitue *Élixir X*.

L'album de trop

Cet album, quoiqu'il contienne quand même de bons moments, est chargé à outrance. Trop d'intrigues qui s'entremêlent pour, à la fin, susciter peu d'intérêt chez le lecteur. Heureusement, le dessin de Godbout est toujours aussi fin et coloré, les décors sont remplis de détails amusants et les scènes de violence toujours aussi explosives. Les phylactères abondent, de quoi rendre jaloux les instants de grandiloquence d'Achille Talon. On en vient à se demander à quoi servent tous ces dialogues, souvent trop longs pour ce qu'ils annoncent.

J'avais beaucoup aimé replonger dans les aventures de Red Ketchup avec les deux albums intégraux publiés par La Pastèque ces dernières années. Peut-être ce plaisir était-il relié à des souvenirs de cette époque où *Croc* était une lecture obligatoire. L'achèvement de cet album n'amène rien de nouveau au personnage. J'aurais préféré de loin voir revivre le héros aujourd'hui. Il serait fascinant de découvrir Red Ketchup évoluant dans une époque de rectitude politique comme la nôtre. ♦



☆☆

Réal Godbout et Pierre Fournier

Red Ketchup, t. 9 : Élixir X

Montréal, La Pastèque

2017, 48 p., 18,95 \$

Alleyn, coureur de formes

Emmanuel Simard

Malgré son ampleur et son ambition, cette biographie hénorme demeure un ouvrage accessible qui restera gravé dans notre mémoire collective.

Par je ne sais quel tumulte des océans, Gilles Lapointe, professeur associé au Département d'histoire de l'art de l'UQAM et spécialiste du mouvement automatiste, hérite de la pugnacité du célèbre capitaine Achab et ramène au port – contrairement à ce dernier – après treize années de voyage, une bête dont la blancheur ensorçèle et d'une richesse inouïe. On l'imagine bien, dans le jour déclinant, à la lueur d'une lampe à huile, se pencher sur la somme de ses efforts et y trouver dans « l'intérieur mystiquement alvéolé » de sa biographie-monstre l'un des peintres les plus importants de sa génération, Edmund Alleyn.

Avec cette parution, Les Presses de l'Université de Montréal inaugurent une nouvelle collection ayant pour nom « Art + », dont la ligne éditoriale est de « regrouper des ouvrages qui proposent le résultat des recherches récentes en histoire de l'art ». Signant le premier opus de cette collection, Gilles Lapointe peut s'estimer heureux parce qu'il parvient, malgré la retenue dont a toujours fait preuve Alleyn sur sa vie, à cerner celui qui se disait plusieurs dans son atelier¹.

Anatomie

Des premières peintures, dotées d'une « sauvagerie instinctive », traversées par les paysages maritimes de la Gaspésie, en passant par la période « indienne », jusqu'à l'Introscape et le retour de l'artiste au Québec, où il « reprend possession de sa terre et de ses gens », Lapointe – on l'aura compris assez vite – n'enfreint jamais l'intime de ce dernier, les assoiffés de détails scabreux devront se tourner vers d'autres rives. Motivé et inspiré par le parcours intellectuel du peintre qui n'a cessé de chercher des formes nouvelles plus adaptées à son époque, Lapointe tire des flots une biographie totalisante possédant la dégainée d'un *bildungsroman*. Dopé d'extraits d'entrevues inédites du biographe avec Alleyn; de la correspondance de l'artiste, de ses notes; de témoignages de proches, de critiques ou de galeristes, l'ouvrage s'emploie, par une éclairante polyphonie et un savoir encyclopédique, à buriner sur la pierre de notre histoire l'existence et l'œuvre de cet homme dont la démarche est jalonnée de plusieurs pivots « qui constituent la recherche d'une continuité à travers les ruptures ».

Si le texte souffre quelquefois de redites produites par le jeu d'écho entre ce qu'avance Lapointe et les témoignages fournis comme preuve, on ne saurait lui reprocher d'utiliser sa rigueur universitaire tel un harpon afin d'y débusquer le personnage. Toutefois, j'aurais aimé qu'il se faufile un instant dans le hamac où dorment Queequeg et Ismaël pour le voir se détendre quelque peu. Il y parvient d'ailleurs vers la fin de l'ouvrage où on le sent plus près du peintre en fin de vie; davantage témoin que savant. Comme s'il remisait sa vareuse de professeur le contraignant dans ses gestes et parvenait à mieux s'approcher d'Alleyn, à unir, dans un mélange relevant de la plus adroite alchimie, tout un pan de ses aventures intellectuelles et

artistiques avec le récit d'un homme mélancolique, enfoui désormais dans ses derniers retranchements. Le lecteur touche – grand cadeau qu'on lui fait – « la vie dans ce qu'elle a d'unique et d'absurde, de terrible et de merveilleux ».

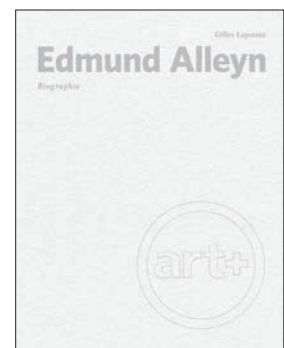
Le biographe sait « porter un regard rétrospectif en interrogeant l'origine des choses [et] prospectif pour savoir où elles vont ». Ni rature ni biffure chez Lapointe, occupé d'abord à nous servir, malgré la masse titanesque d'informations, un ouvrage accessible qui ne renie pas l'exigence propre d'une telle entreprise.

Attaquer le soleil

Le design et la mise en page de facture classique donnent beaucoup d'élégance à la biographie. Malgré sa grandeur, l'objet-livre cultive pourtant l'ambiguïté, car si le fond vise une pérennité, les matériaux utilisés, quant à eux, ne rendent pas justice à ce monstre de blancheur; la reliure est très vite marquée par la lecture, le carton se corne facilement et se tache. Ces détails pourraient paraître anodins pour une biographie traditionnelle, mais comme l'objet voisine la beauté de luxueuses monographies, le fervent amateur de livres sur l'art ne peut être qu'un tantinet déçu. Il est vrai aussi que notre œil se serait laissé séduire par davantage de toiles ou de dessins du peintre plutôt que par les nombreux fac-similés de cartons d'invitations de ses expositions. Bien sûr, je comprends les aléas financiers entourant la reproduction d'œuvres, ainsi que la tangente archivistique du projet – ce désir de tout dire, de ne rien laisser échapper –, mais comme l'amant découvrant les voluptés de sa nouvelle maîtresse, on ne se surprend pas d'en désirer un peu plus.

Néanmoins, Lapointe peut se reposer un instant de son long périple parce que sa grande bête blanche de livre contribue à redonner à Edmund Alleyn « sa place comme l'une des figures majeures de l'art québécois du XX^e siècle. » ♦

1. Inspiré par le titre de l'exposition du Musée d'art contemporain de Montréal, « Dans mon atelier, je suis plusieurs » (2016).



☆☆☆

Gilles Lapointe

Edmund Alleyn

Montréal, Les Presses de

l'Université de Montréal, coll. « Art + »

2017, 448 p., 59,95 \$

Les villes meurent aussi

Emmanuel Simard

Dans *Impermanence*, l'éphémère réside aussi bien dans le portrait d'un être cher que dans un arbre vieux de cent ans ou dans une barque où l'écope est inutile.

La photographie est parfois l'affaire d'ectoplasmes déambulant dans une ville perdue, cherchant à revivre par la foudre d'un regard ou, à tout le moins, à trouver une forme de rédemption, d'apaisement dans la fixité du temps photographique. Ils visent, comme nous tous d'ailleurs, à contrer l'effacement. Il en va de même des villes qui désirent atteindre le haut siège de l'immortalité. C'est ce dont témoigne le photographe Renaud Philippe dans *Impermanence*, son premier livre d'artiste autoédité. Véritable catastrophe au ralenti, la terre de Bangkok est meuble et sa nappe phréatique assaillie par les industries; le béton s'enfoncé et l'océan avance sur les marches de la cité. Un monde est en train de s'étouffer, de se noyer dans sa propre fange, lentement mais sûrement. À raison de deux à cinq centimètres par année, des secteurs entiers de la ville « impenable du dieu Indra » seront dès 2030 complètement submergés.

Incantations

La beauté plastique de l'objet – son papier, sa qualité d'impression, son design – est indéniable et reconnaissable au premier coup d'œil. Pour preuve, ce prix remporté dans la catégorie « Livres », au 58^e Annual Design Competition organisé par le prestigieux magazine *Communication Arts* pour le travail effectué avec l'agence Criterium. Très loin des pauvres et imbuables soupes que produit (trop) souvent l'autoédition.

L'ouvrage reste fort, car jamais il n'adopte un point de vue doloriste.

Des inscriptions dorées en thaï ornent le pourtour de la couverture; pour le lecteur d'ici, l'idiome partage le mystère de runes antiques et de quelque sorcellerie de Salem comme si, d'entrée de jeu, le livre nous invitait à réciter une formule magique afin d'inverser le processus de disparition de la mégapole. D'autres éléments éclairent de leur dorure le carton mat et charbonneux de la quatrième de couverture et du dos de l'ouvrage. On retrouvera cette lumière au centre du livre: une suite poétique de Vanessa Bell écrite sur deux feuillets aux ors éblouissants suggérant à juste titre que la poésie serait une langue enfantée par le soleil. Le contraste visuel est saisissant de beauté. Les poèmes, malgré quelques formulations bancales, parviennent en un élégant contrepoint à souligner l'imagerie de Philippe et collent à l'ambiance qui se dégage de plusieurs photos du livre. Aurait-on souhaité que les poèmes soient davantage incarnés, de sorte qu'ils offrent une meilleure prise sur le sujet, une adhérence entre le lecteur et le travail de l'artiste afin de « s'amarrer à une île / comme on retrouve un frère / désappris »? J'incline à le penser.

Permanence

D'un mastodonte de ville, de ses chantiers boueux où l'on érige de nouvelles structures de béton, Renaud Philippe réussit à tirer des photos vaporeuses et contemplatives. Les œuvres les plus accomplies et les plus envoûtantes combinent l'exigence que demande la pratique du photojournalisme sans s'interdire toutefois une dose de lyrisme dans la « mise en scène » du sujet. Le photographe souhaite vivement élever la ville, la retirer de la vase où elle s'enfoncé. Le visage d'un homme voilé par les drapés d'un chantier de construction ou celle d'un autre priant au centre-ville constituent autant de belles envolées dans le corpus par moments plus terre-à-terre. La mise à distance provoquée par une lentille embuée, par des perles d'eau floues glissant dans le cadre – pensons aussi à ces clichés dont les scintillantes réflexions et renvois d'ombre sur la terre inondée – nous plongent dans un univers étrange où tout semble en suspens. Ces images enivrantes qui ont tout d'un rêve éveillé auraient réjoui, du fond de son antre, l'invisible Chris Marker.

Ne cherchant pas de cadrage savant ni d'échelle de contraste surfaite, les photos, pour ainsi dire, ne sentent pas le fabriqué et arrivent de ce fait à traduire plus justement la transformation de cette ville prisonnière d'un étrange purgatoire. Ce qui en revanche joue contre une partie du corpus où un prosaïsme latent mine l'éclat et l'intensité du projet. Sa touche impressionniste ne parvient plus dans ce contexte à émouvoir ou à susciter le mystère, mais affaiblit la proposition, provoquant du coup de légers haussements d'épaules. Alliage défaillant, la sélection est tiraillée entre une représentation brute et candide de la situation et une autre plus lyrique, enchantée par une beauté presque pastorale. Si elle surprend le lecteur par moments, elle arrive aussi à le perdre; les photographies semblent dépourvues de contexte ou d'indices permettant à l'œil de ne pas s'échouer.

L'ouvrage reste fort pourtant, car jamais il n'adopte un point de vue doloriste; peu d'esbroufe chez l'artiste, et le jeu de séduction tape-à-l'œil où se jettent, tristement parfois, beaucoup de photographes de presse en quête de unes, nous est épargné. Renaud Philippe sait faire rêver ses photos; rêver comme une brume enveloppante qui, après son passage, lave notre regard et nous donne une vue plus claire. ♦

☆☆☆

Renaud Philippe

Impermanence

Québec, Conception: Criterium

2017, 96 p., 57 \$

